

LA

# SERVANTE A NICOLAS

OPÉRETTE

PAROLES DE MM. NÉRÉE DESARBRÉS ET CHARLES NUITTER

MUSIQUE DE

M. ERLANGER

représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Bouffes-Parisiens,  
le 11 mars 1861.



PARIS

A LA LIBRAIRIE THÉÂTRALE

14, RUE DE GRAMMONT

1861

## PERSONNAGES

---

NICOLAS, fermier.....	MM. DESMONTS.
GRINCHU, maître d'école.....	CAILLAT.
BERTHE, servante de Nicolas.....	M <sup>mes</sup> CHABERT.
SIMONNE.... } Paysannes.....	{ LEGRÉ.
MATHURINE. }	{ MATHRA.



LA  
SERVANTE A NICOLAS

---

Une salle rustique dans une ferme. — Grande porte au fond, portes  
à droite et à gauche. — A droite une grande cheminée.

—

SCÈNE PREMIÈRE

BERTHE, puis SIMONNE, puis MATHURINE. (Au lever du  
rideau Berthe est seule; elle fait un bouquet.

BERTHE, *parlé sur la musique.*

Là! v'là qu' ça prend tournure! des pois de senteur, des  
coquelicots, et puis, au milieu, un beau soleil! je parierais  
bien que c'est la plus grosse fleur du pays! Ah! dame! pour  
not' maitre, il n'y a rien de trop beau.

INTRODUCTION.

SIMONNE, *entrant par le fond.*

Monsieu Nicolas,  
Ici n'est-il pas?

BERTHE.

Drès la matinée,  
Pour fair' sa tournée,  
Not' maitre est parti  
D' chez lui!

SIMONNE.

Drès la matinée  
Il est en tournée,  
Et puisqu'il n'y est pas  
J' m'en vas!

## LA SERVANTE A NICOLAS

MATHURINE, *entrant.*

Monsieu Nicolas  
Chez lui n'est-il pas ?

BERTHE.

Drès la matinée,  
Pour fair' sa tournée,  
Not' maître est parti  
D' chez lui !

ENSEMBLE.

SIMONNE.

Drès la matinée  
Il est en tournée,  
Et puisqu'il n'y est pas  
J' m'en vas !

MATHURINE.

Drès la matinée  
Il est en tournée,  
Et puisqu'il n'y est pas  
J' m'en yas.

BERTHE.

Laissez-moi donc, faut que j' m'apprête  
D' not' maître aujourd'hui c'est la fête ;  
Et sans m' vanter, j' parierais bien  
Que l' plus beau d' ses bouquets c'est l' mien !

SIMONNE.

Non dà ! c est l' mien...

MATHURINE.

C'est l' mien ! c'est l' mien !

*(Elles montrent vivement leurs bouquets qu'elles tenaient cachés.)*

BERTHE.

Ah ! ah ! vous aussi vous avez voulu fêter not' maître. Eh ben, vous avez joliment raison ! car j' vous répons ben qu'on ne trouverait pas meilleur que lui dans tout le pays. J'en sais queuqu' chose... moi qui ai entré toute petiote chez lui, au service de son oncle défunt. C'est que c' n'était pas un maître commode, allez, celui-là.

## COUPLETS.

## I

J' n'étais pas ben forte  
 Quand son oncle m' prit.  
 Et d' peur qu'à la porte  
 Alors on n' me mit,  
 M' voyant si jeunette,  
 Monsieur Nicolas  
 M'aidait en cachette  
 Pour qu'on n' grondât pas

Vraiment, le modèle  
 Des maîtr's le voilà!  
 Ben heureuse celle  
 Qui l' servira!

## II

Sa galté si franche  
 Est de toute saison,  
 C'est toujours dimanche  
 Dans notre maison.  
 Un aussi bon maître,  
 Je l' dis entre nous,  
 Ben sûr, devrait être  
 L' meilleur des époux.

Vraiment le modèle  
 Des maris le v'là!  
 Ben heureuse celle  
 Qui l'épousera.

SIMONNE.

Ah ça, on ne peut pas dire le contraire, et tout le monde  
 lui rend ben justice.

MATHURINE.

C'est pas à son égard qu'on pourra se plaindre que la for-  
 tune aille à ceux qui ne le méritent pas.

SIMONNE.

Oh! ça, oui... son oncle a joliment bien fait d'être si  
 avaricieux puisqu'il devait lui laisser tout son bien.

BERTHE.

C'est le plus riche parti de l'endroit.

SIMONNE.

Et avec ça il est ben assez bel homme pour qu'on fasse attention à lui sans songer à ses écus.

MATHURINE.

Voyons, c'est pas tout que de causer... puisque m'sieu Nicolas n'y est pas, je m'en vas.

SIMONNE.

Nous reviendrons.

BERTHE.

Vous n'aurez point c'te peine-là... T'nez, le v'là ; je l'a-perçois qui détourne la petite sente. (*Elle remonte.*)

SIMONNE.

C'est moi qui vas lui parler d'abord.

MATHURINE..

Non, c'est moi !

BERTHE.

Entendez-vous. (*Elle va mettre ses fleurs dans un pot. Simone et Mathurine remontent de manière à ne pas être vues de Nicolas quand il entre.*)

## SCÈNE II

LES MÊMES, NICOLAS. (*Nicolas arrive par le fond en chantant.*)

COUPLETS.

NICOLAS.

I

Je viens d' voir mes plaines,  
 Mes vignes, mes fresnes,  
 Et d' tous mes domaines  
 Je suis ben content!  
 La chose est certaine,  
 La saison prochaine  
 Ma grang' sera pleine  
 Et ma cuve autant.

Êtr' propriétaire,  
 Quel sort plein d'attraits!  
 Qui march' sur sa terre  
 N' se fatigue jamais.

MATHURINE et SIMONNE.

Monsieur Nicolas !

*(Elles lui font la révérence.)*

NICOLAS.

Pardonnez, mesm'zelles, je n' vous voyais pas !

*(Elles lui offrent leurs bouquets.)*

MATHURINE et SIMONNE.

COMPLIMENT.

M'sieu Nicolas, dans c' jour de fête  
 Acceptez nos vœux et nos fleurs,  
 Et que l' bon Dieu sur votre tête  
 Fass' pleuvoir tout' sort' de bonheurs.

NICOLAS.

C'est trop aimable à vous, tout d' même !  
 Vrai ! tout coiffé faut que j' sois né !  
 Vit-on mortel plus fortuné !  
 Tout m' réussit et chacun m'aime !

II

Oui, j'ai d' la fortune,  
 Et dans la commune  
 Chacun et chacune  
 S'en r'sentira bien !  
 Il faut qu'on s'égaie,  
 Faut que j' vous défraie,  
 Oui, c'est moi qui paie,  
 J'en ai ben l' moyen !  
 Êtr' propriétaire,  
 Quel sort plein d'attraits !  
 Qui vit sur la terre  
 Ne ménag' jamais !

NICOLAS.

Ah! c'est vraiment une gracieuseté bien gracieuse qu' vous

m'avez faite là! Et ces bouquets! me v'là fleuri, à cet' heure, comme un pêcher avant les feuilles. (*Il va pour ranger les bouquets et aperçoit celui de Berthe.*) Tiens! encore un! et celui-là... qui l'a donc mis là?

BERTHE, *embarrassée.*

C'est moi, not' maître. J'ons voulu faire comme les autres.

NICOLAS.

Pourquoi, alors, que tu n'es pas venue m'embrasser?

BERTHE.

J' n'osions point! Y avait trop d' presse.

NICOLAS.

Eh! viens donc! (*Il l'embrasse. A part.*) Elle est bonne, tout d' même, à bécoter. (*Haut.*) Ah! mais, là, vrai, faut que je vous embrasse encore une fois toutes les trois!

### SCÈNE III

LES MÊMES, GRINCHU. (*Nicolas va pour embrasser Grinchu, qui, en entrant, se trouve derrière Berthe.*)

GRINCHU.

Un moment! un moment! je n'en suis pas!

NICOLAS.

Eh! c'est le père Grinchu! N' vous défendez point! craignez-vous qu'on vous prenne pour une jeunesse?

GRINCHU.

Il paraît qu'on s'amuse ici?

NICOLAS.

C'est mes voisines qu'étiens venues me souhaiter ma fête. Et vous, père Grinchu, n'avez-vous-t-y pas un bouquet?

GRINCHU.

J'ai mieux que ça. (*Il montre une liasse de papiers.*) Je vous rapportais tous les papiers de votre défunt oncle que vous m'aviez donnés à examiner, avec la liste des pièces de terre, prés, herbages, et tous les autres compris dans sa succession. (*Il déploie des papiers.*)

SIMONNE.

Oh! mon Dieu, y en a-t-il!

MATHURINE.

C'est l' plus riche du village.

NICOLAS.

C'est bon ! c'est bon ! nous voirons tout ça plus tard. Laissez-moi répondre à la politesse de ces jeunesses. (*Aux jeunes filles.*) Vous vous rafraîchirez ben un brin ? Berthe, tu vas nous faire des crêpes, ma fille. Moi, j' descends tirer l' vin. Vous en êtes, père Grinchu, pas vrai ?

GRINCHU.

Tout de même... Puisqu'il y a des crêpes, je me rafraîchirai bien aussi.

NICOLAS.

Nous allons nous amuser. Berthe, à ta pâte, ma fille, et moi à la cave, et puis, de là, j' vas gauler des noix. (*Ils sortent, Nicolas par le fond, Berthe par la droite.*)

## SCÈNE IV

GRINCHU, SIMONNE, MATHURINE.

SIMONNE.

Qué qu' vous avez donc, M. Grinchu ? On dirait que vous êtes marri d' queuque chose ?

GRINCHU.

Et de quoi donc ?

MATHURINE.

Dame ! j' n'en sais rien, mais vous n'avez point l'air de bonne humeur.

GRINCHU.

Est-ce que, par hasard, vous penseriez que je tiens à ce qu'on me souhaite ma fête ? Il faudrait que vous me supposiez bien peu d'intellect.

SIMONNE.

D'abord, ce n'est pas aujourd'hui la Saint-Grinchu.

GRINCHU.

Non ; mais c'est la Saint-Nicolas, le patron de tous les garçons.

MATHURINE.

C'est encore vot' patron?

SIMONNE.

Vous vous appelez Nicolas ! à vot' âge ! vous !

GRINCHU.

Les noms de baptême ne vieillissent pas !

SIMONNE.

Eh bien , si nous avions su...

GRINCHU.

Vous n'en auriez pas fait davantage.

SIMONNE, *riant.*

P't-être ben !

MATHURINE.

Comme vous devinez !

GRINCHU.

C'est pas malin ; mais , à ce jeu-là , je sais bien qui sera attrapé.

SIMONNE.

Qui donc ça ?

GRINCHU.

Vous , d'abord.

SIMONNE.

Moi ?

GRINCHU, *à Mathurine.*

Et puis vous.

MATHURINE.

Et de comment ?

GRINCHU.

C'est un secret. Mais, si vous promettez de n'en rien dire...

MATHURINE et SIMONNE, *vivement.*

Nous vous l' promettons ! nous vous l' promettons !

GRINCHU.

Elles ne sont pas curieuses, non... Vous savez bien que Nicolas a hérité de son oncle par testament ?

MATHURINE.

Oui.

SIMONNE.

Pardine !

GRINCHU.

Mais, ce que vous ne savez pas, c'est que, d'après le testament, il y a une condition sans laquelle Nicolas n'hérite pas.

TOUTES DEUX.

Une condition ?

GRINCHU.

L'oncle Nicolas n'avait pas été heureux en ménage, et sa défunte femme, de son vivant, bien entendu, lui avait fait voir, comme on dit, que toutes les bêtes à cornes ne mangeaient pas du foin.

SIMONNE.

C'est connu.

MATHURINE.

Après ?

GRINCHU.

Le pauvre cher homme s'en était aperçu, et il me disait souvent : « Grinchu, j'ai pas eu de chance, mais je m'arrangerai pour que mon neveu soit plus heureux que moi.

SIMONNE.

Bah ! il avait donc queuqu' secret pour ça ?

GRINCHU.

A ce qu'il disait !

## COUPLETS.

L'oncle à Nicolas disait  
 Qu'il avait  
 Un secret  
 Pour ne rien craindre en ménage.  
 Ce secret-là, je le gage,  
 Chacun le trouvera bon,  
 Car c'est de rester garçon !

## I.

Il connaissait bien sa femme,  
 Et savait ce qu'il était.  
 Que de fois, m'ouvrant son âme,  
 Tout bas il me répétait :

« Si je n'ai pas eu de chance,  
 J'en sais la cause, et je veux  
 Qu' Nicolas en récompense  
 Trouve du bonheur pour deux. »

## II

Pour lui la chose était sûre,  
 Et par ses soins préservé,  
 De toute mésaventure  
 Son neveu serait sauvé.  
 Pour moi qui ne croyais guère  
 A ce moyen surprenant...  
 Plus tard j'ai compris l'affaire  
 En lisant le testament.

L'oncle à Nicolas disait  
 Qu'il avait  
 Un secret  
 Pour être heureux en ménage!  
 Ce secret là, je le gage,  
 Chacun le trouvera bon,  
 Car c'est de rester garçon !

C'est pour cela qu'il a dit que si son neveu se mariait, il  
 serait déshérité.

MATHURINE.

Alors la femme qu'il épousera sera dans la misère.

SIMONNE.

Ça ne sera pas moi !

MATHURINE.

Ni moi !

SIMONNE.

Voilà donc le moyen que son oncle avait trouvé pour qu'il  
 fût heureux en ménage.

MATHURINE.

Ça n'est pas malin, s'il reste garçon, il ne sera pas trompé  
 par sa femme.

GRINCHU.

Quel vieux farceur que l'oncle à Nicolas, hein ?

SIMONNE.

Mais, tout d' même, si le neveu était déshérité, à qui qu'irait la fortune?

GRINCHU.

Ah! ça, c'est prévu par un codicille.

MATHURINE.

Un codi...?

GRINCHU.

Cille; comme un second testament, dans une lettre cachetée qui est entre mes mains.

SIMONNE.

C'est à vous qu'on a donné ça à garder?

MATHURINE.♥

C'est p't-être ben vous qu'hériteriez alors?

GRINCHU.

Je l'ai, parfois, pensé.

SIMONNE, *se rapprochant de lui.*

Savez-vous que ça serait-ben juste...

MATHURINE, *même jeu.*

Vous êtes ben conservé, et d' l'aisance ne vous irait pas mal.

GRINCHU.

Pour ça il faut que Nicolas se marie.

MATHURINE.

Qui qu'ôn pourrait ben lui faire épouser?

GRINCHU.

Cette petite Berthe, qui n'a pas le sou non plus, ferait bien son affaire.

SIMONNE.

Oui, c'est une idée, ça.

MATHURINE.

Si on pouvait l'y décider sans que ça ait l'air...

GRINCHU.

Alors, j'hériterais... et je pourrais offrir ma main... (*les regardant tour à tour*) à l'objet de mon inclination.

SIMONNE, *à part.*

Il m'a regardée!

MATHURINE, à part.

Il a louché de mon côté!

SIMONNE.

C'est ben naturel.

GRINCHU, bas à Simonne.

C'est vous que j'épouserai... Chut!

MATHURINE.

Faudra tâcher d' réussir à ça.

GRINCHU, bas à Mathurine.

C'est à vous que j'offrirai ma main... Chut!

SIMONNE, à part.

J'ai compris.

MATHURINE, à part.

C'est bon.

## SCÈNE V

LES MÊMES, NICOLAS, puis BERTHE.

NICOLAS.

V'là l' vin et les noix. (*Appelant.*) Berthe! et tes crêpes!

BERTHE, arrivant avec une terrine.

V'là la pâte, notre maître.

NICOLAS.

Ah! nous allons nous divertir. (*Il frappe sur l'épaule de Grinchu.*)

GRINCHU, se frottant l'épaule.

Comme il y va!

NICOLAS.

Aux crêpes!

ENSEMBLE.

Faut qu'on se hâte,  
Faut qu'à la pâte  
Chacun soudain  
Mette la main.

NICOLAS.

Entre nous, amis, pas d' gêne,  
 Quand on fait des crêp's il faut  
 Que chacun retourne la sienne  
 Et lui fass' faire le saut!

*(Il prend la poêle et retourne une crêpe).*

Comme ça!

Comme ça!

REPRISE.

Faut qu'on se hâte,  
 Faut qu'à la pâte  
 Chacun soudain  
 Mette la main.

*(Pendant la reprise, Simonne et Mathurine retournent leur crêpe).*

NICOLAS.

A vous, Grinchu!

GRINCHU.

C'est bon! m'y voilà!

BERTHE, lui prenant la poêle.

Voyons! montrez-nous votre adresse!

*(Il hésite.)*

TOUTES, riant.

Ah! ah! ah! ah!

Il r'tournera!

Il ne r'tournera pas!

GRINCHU.

Si l'on me presse  
 Je n'en suis plus!

NICOLAS.

Allons! *(Grinchu prend son élan).*

TOUTES.

C'est ça!

*(La crêpe vole en l'air).*

TOUS, riant.

Ah! ah! ah! ah! ah! ah!

## ENSEMBLE.

Ah! quel plaisir plus agréable,  
 Je n' connais rien d' si réjouissant,  
 Après une heure' passée à table,  
 On finira l' jour en dansant!

NICOLAS, *aux jeunes filles.*

Ma foi, les crêp's sont excellentes!  
 Ça m' met en appétit vraiment!

*(Il veut les embrasser).*

SIMONNE.

Finissez donc! qu'est-ce qui vous prend?

MATHURINE.

Qu'est-ce qui vous prend?

NICOLAS, *à part.*

Tiens! comme les v'là peu caressantes!  
 Grinchu les gêne assurément,  
 Mais j' m'en vas m'y prendre autrement.

*(A Simonne).*

Mam'zelle Simonne  
 Serait ben bonne  
 D' nous chanter la rond' du pays!

TOUS.

Chantez-nous la rond' du pays!

SIMONNE.

Puisque vous l' voulez... j'obéis.

## RONDE.

## I

L'autre jour cueillant l'oseille,  
 J'ai rencontré mon berger,  
 Qui m'a dit bas à l'oreille:  
 Bergère, veux-tu m'aimer?

NICOLAS.

Mam'zelle entrez dans la danse!  
 Vous ferez la révérence...

Après vous embrasserez  
Celui que vous aimerez.

NICOLAS.

Voilà le moment! (*Il tend la joue. Simonne va embrasser Grinchu.*) Tiens... Qu'est-ce qu'il lui prend?

GRINCHU, *à part.*

J'ai produit mon effet!

MATHURINE.

## II

Répondant à l'instant même,  
J'ai dit, faisant les yeux doux,  
S'il vous plait que je vous aime,  
Berger, soyez mon époux!

BERTHE, *faisant entrer Nicolas dans la danse.*

Beau monsieur, entrez en danse,  
Vous ferez la révérence,  
Après vous embrasserez  
Celle que vous aimerez.

BERTHE.

## III

Tatigué! la drôle d'affaire!  
Ce garçon-là n'est pas sot,  
Il nous montre la manière  
De s'aimer bien comme il faut.

REPRISE.

*Nicolas veut embrasser Simonne, puis Mathurine. Elles se sauvent et l'évitent. Berthe seule est restée. Il l'embrasse).*

GRINCHU, *à part.*

Ça marche! ça marche!

NICOLAS, *à part.*

Oh! c'est trop fort!

## REPRISE ENSEMBLE.

NICOLAS, *à part.*

Ah ! c'est à se donner au diable,  
 Je n'y comprends plus rien vraiment !  
 Pas une avec moi n'est aimable,  
 D'où vient un pareil changement ?

LES AUTRES.

Ah ! quel plaisir plus agréable,  
 Je n' connais rien d' si réjouissant,  
 Après un repas délectable,  
 Que d' finir le jour en dansant !

SIMONNE.

Ah ça , faut pas perdre de temps ! C'est aujourd'hui jour  
 de fête... Faut aller mettre nos beaux atours.

MATHURINE.

Oh oui ! nous danserons ! M'sieur Grinchu, je vous retiens  
 pour la première contredanse.

SIMONNE.

Et moi pour la seconde. Peut-être bien qu'on verra m'sieur  
 Nicolas !

NICOLAS.

C'est possible. (*A part.*) Oh ! si je ne me retenais pas,  
 j' casserais une chaise ou le Grinchu... mais le Grinchu de  
 préférence.

MATHURINE.

V'nez-vous, m'sieur Grinchu ?

SIMONNE, *à Grinchu.*

Vot' bras, sans vous commander.

GRINCHU.

Voilà ! voilà ! (*Il sort en donnant le bras à Simonne et à  
 Mathurine.*) A tantôt !

TOUTES DEUX.

A tantôt, m'sieur Nicolas ! (*Ils sortent par le fond.*)

## SCÈNE VI

NICOLAS, BERTHE.

NICOLAS.

Ah ça, qu'est-ce qu'il s'est passé pendant que je n'étais pas là ?

BERTHE.

Je n' sais point, not' maître, j'étais à faire mes crêpes.... j'ai laissé les autres causer.

NICOLAS.

Quoi qu'il a pu leur dire, le Grinchu ? Oh ! je donnerais de bon cœur un sac d'avoine pour le savoir.

BERTHE.

Vrai, not' maître, vous y tenez tant que ça ? Eh ben ! je n' sais pas si j' dois vous l'avouer...

NICOLAS.

De quoi ? parle toujours.

BERTHE.

Eh ben ! pendant que ma pâte se faisait, j'ai eu la curiosité d'écouter un brin ce qui se disait, et j'ons entendu le Grinchu qui leur parlait de testament, et puis d'une autre chose, un coq... un coq d'ici... je ne sais pas au juste.

NICOLAS.

Un coquet d'icile.

BERTHE.

Ah ! oui, c'est ça.

NICOLAS.

Et puis après ?

BERTHE.

Après... j'ai été honteuse de moi-même... et j'ai retourné à ma pâte.

NICOLAS.

T' as eu tort ; quand on commence à écouter, on va jusqu'au bout... Mais c'est égal... je sais maintenant de quoi qu'il s'agit.

BERTHE.

Vrai ?

NICOLAS.

Sais-tu ce qu'il leur a dit ? Il leur a dit que, d'après l'testament d' mon oncle, si jamais je m' mariais, j' serais dés-hérité.

BERTHE.

Ah bah !

NICOLAS.

V'là pourquoi qu'elles sont toutes à m' fuir au lieu d' courir après moi ! Ça r'devient comme autrefois, du vivant de m' noncle, qu' était si avare qu'on l' croyait pauvre ! Personne ne faisait attention à moi. J'aurais ben pu oublier mon nom que pas une ne m'en aurait fait souvenir en me souhaitant ma fête.

BERTHE.

Et puis, quand on vous a su riche, tout le monde est venu.

NICOLAS.

Comme tu dis. Oh ! mais je n' manquerai pas d' jeunes-ses qui voudront d' moi dans l' pays. Boute-moi mon cha-peau neuf.

BERTHE.

Le v'là, not' maître.

NICOLAS.

Mon habit des dimanches.

BERTHE.

Le v'là, not' maître.

NICOLAS.

Ma canne en poirier. A c't' heure, on verra si on s' moque d' Nicolas ! J' veux, à la fête, rendre tous les gars du pays jaloux d' moi. *(Il sort en faisant le moulinet.)*

## SCÈNE VII

BERTHE, puis SIMONNE et MATHURINE.

BERTHE, seule.

Oh! comme il est en colère, notre pauvre maître! C'est drôle, tout d' même, c' testament de son oncle; le déshériter s'il se marie! D'où qu' ça a pu lui pousser dans la tête une idée pareille?

SIMONNE, au fond.

La v'là.

MATHURINE.

Elle est seule.

BERTHE, les apercevant.

Ah! si vous v'nez chercher not' maître, vous arrivez trop tard, il vient d' partir.

SIMONNE.

J' l'avons ben vu s'en aller.

MATHURINE.

C' n'est point pour lui qu' nous v'nons.

BERTHE.

Ah! Et pour qui donc?

SIMONNE.

Pour toi.

BERTHE.

Pour moi? Vous voulez rire.

MATHURINE.

Non, vraiment; nous venions t' quérir pour t'emmena avec nous à la fête du pays.

BERTHE.

Eh! vous savez ben que j' n'y vas jamais.

SIMONNE.

Et pourquoi donc ?

BERTHE.

Est-ce que j'ai d'assez beaux habits pour aller me pavaner  
avec toutes les jeunesses de l'endroit ?

MATHURINE.

Bah ! tu viendras tout d' même.

TRIO.

SIMONNE.

Pour faire enrager les plus belles,  
Pour te rendre aussi brave qu'elles,  
Si l'on trouvait quelque moyen...  
Est-ce que ça n' t'irait pas ?

BERTHE, *pensive.*

P't-être ben !

MATHURINE.

En belle jupe, en fin corsage,  
Si, parmi les fil's du village,  
Chacun admirait ton maintien...  
Est-ce que ça ne t'irait pas ?

BERTHE.

P't-être ben !

Sans êtr' coquette,  
Une fillette  
Aim' la toilette,  
Ça se comprend.  
Au bal bien vite  
Chacun l'invite,  
La félicite  
D'un air galant !

REPRISE ENSEMBLE.

Sans êtr' coquette, etc.

SIMONNE.

Cette fois donc, je te l'assure,  
 Au bal, en grande parure,  
 Tu t'en viendras avec nous.

BERTHE.

Vrai ? La, de moi vous gaussez-vous ?

MATHURINE.

Vois plutôt ! Nous v'nons, ma chère,  
 Te prêter nos affûquets  
 Les plus beaux, les plus coquets.

*(Elles ouvrent un paquet de vêtements.)*

BERTHE.

Mais comment a-t-il pu s' faire  
 Qu' vous vous dérangiez pour moi ?

SIMONNE.

Ça n'est pas malin, ma foi !

SIMONNE et MATHURINE.

Est-il rien de plus agréable  
 Que d' rendr' service à son prochain ?

BERTHE.

Vraiment ! d' votr' part c'est ben aimable !

SIMONNE et MATHURINE.

Te fair' plaisir c'est notr' dessein !

SIMONNE.

Maintenant, vite à la toilette.

BERTHE.

Allez ! je serai bientôt prête.  
 Quel bonheur ! c'est à en perdre la tête !

MATHURINE.

Nous t'aiderons !

*(Berthe ôte son corsage, son jupon et ses sabots.)*

SIMONNE.

Regard' moi ça !  
Un corsage avec des nœuds roses !

BERTHE.

Oh ! mon Dieu ! que de belles choses !  
Jamais on n' me r'connaltra !

MATHURINE.

Un' jup' de soie !

BERTHE.

Donnez que j' voie.  
C'est-il joli ! c'est-il joli !

SIMONNE.

Et des souliers d' peau d' chèvre !

BERTHE.

Aussi !  
Rien n'y manquera, Dieu merci !

REPRISE ENSEMBLE.

Sans êtr' coquette, etc.

MATHURINE.

Et puis, v'là une croix d'or !

BERTHE.

De vrai or ? tu me la prêtes aussi ? Si j'allais la perdre.

MATHURINE.

Bah ! quand une jeune fille fait attention, elle ne perd jamais rien.

BERTHE.

Que de belles choses !

SIMONNE.

Et, maintenant, faut pas dire que tout ça vient de nous.

MATHURINE.

Tu comprends, les jeunesses du pays nous en voudraient trop.

BERTHE.

Oh! je ferai tout ce que vous voudrez.

SIMONNE.

A l'heure de la danse tu viendras nous rejoindre... Allons, adieu... A tantôt!

MATHURINE.

C'est que ça lui va joliment bien, tout ça. (*Elles s'en vont en causant avec animation.*)

## SCÈNE VIII

BERTHE, seule.

Je n'en reviens pas! c'est comme un conte de fées! Et moi qui leur croyais un mauvais caractère... Comme on se trompe parfois sur son prochain!... Car, enfin... elles n'ont aucun intérêt à faire ce qu'elles ont fait là.

VOIX DE NICOLAS, au dehors.

C'est bon! c'est bon! et tous ceux qui se moqueront de moi en auront autant.

## SCÈNE IX

NICOLAS, BERTHE.

NICOLAS, entrant; il jette son bâton.

C'est vrai! je viens de faire une tournée dans le village.... tout l' monde me rit au nez! Pas une fille qu' ait voulu s'amuser avec moi. Ah! m'n oncle! m'n oncle! Quelle idée diabolique qu'il a eue là!

BERTHE.

Faut pas vous chagriner, not' maître.

NICOLAS.

Ah! te v'là, toi! Eh! mais.... comme te v'là reluisante et pimpante!... C'est-il donc à toi, ça?

BERTHE.

Oh ! non, not' maître, on me l'a prêté pour aller à la fête.

NICOLAS.

Oh ! c'est bon ! C'est que ça te va joliment tout d' même...  
T'es gentille à croquer comme ça.

BERTHE.

Ça vous plaît à dire.

NICOLAS.

Tiens... et à voir aussi... Allons, mon enfant, faut pas te gêner pour moi... va à la vogue.

BERTHE.

Et vous, not' maître ?

NICOLAS.

Moi, je n'y vais pas... je ne suis pas d'humeur à batifolaiter !

BERTHE.

Oh ! vous restez !

NICOLAS.

Eh ! qu' oui !

BERTHE.

Je n'y vas pas non plus, alors !

NICOLAS.

T'y vas pas ? Eh ben... t'as raison ! va ! C'est pas si amusant ! un tas d' mijaurées et d' Nicodêmes.

BERTHE.

On dit qu' c'est ben gentil tout d' même.

NICOLAS.

Mon Dieu... c'est pas malin ! qu'on cause ensemble, à côté l'un d' l'autre comme nous v'là ! (*Il s'assied à côté d'elle.*)

BERTHE.

Oh ! comme ça ?

NICOLAS.

Qu'on s' prend la main en cachette.

BERTHE.

Pourquoi en cachette?

NICOLAS.

Pour qu'on n' le voie pas.

BERTHE.

Oh ! c'est juste !

NICOLAS.

Et puis on fait l' matamère auprès de celle qu'on veut épouser.

BERTHE.

Oh !

NICOLAS.

Qu'on lui roucoule un tas d' compliments... Comme vous êtes gentille, mamzelle, à c' matin!... Tout l' monde va bien chez vous, les bêtes aussi? Allons, tant mieux! moi pareillement!...

BERTHE.

Oh! on s' dit d' jolies choses comme ça ?

NICOLAS.

Et d' ben plus jolies choses encore! et puis on s' rend un tas de p'tits services... quand la celle que vous aimez passe le gué, au lieu d' lui laisser mouiller ses p'tits petons, on l'enlève et on la passe ( *il enlève vivement Berthe* ) et on prend un baiser pour payement...

BERTHE.

Oh ! not' maître! vous m'avez fait peur!...

NICOLAS, *la regardant en riant.*

Eh ! eh ! eh !

BERTHE, *riant aussi.*

Eh ! eh !

## DUO.

NICOLAS, *comme prenant une résolution subite.*

Non! non!  
Je ne veux pas rester garçon,  
Et la chose est bien décidée!

BERTHE.

Non! non!  
Il ne veut pas rester garçon,  
Et la chose est bien décidée!...

-NICOLAS.

Dis donc! il m' pousse une drôle d'idée!

BERTHE.

Not' maltr', contez-moi votre idée.

NICOLAS.

Si j' t'épousais?

BERTHE.

Moi? tout de bon?  
Vous voulez rire?

NICOLAS.

Eh! ma foi, non!  
Non, non!  
Je ne veux pas rester garçon!

BERTHE.

Notr' maltr' épous'rait sa servante?

NICOLAS.

Quand sa servante  
Est avenante,  
Ma foi, je n' s'rais pas, crois-le bien,  
Le premier maltr' qui s'en contente!

BERTHE.

Mais songez-y! c'est qu' moi j' nai rien!

NICOLAS.

Quel badinage!  
Ça ne m'effraye pas;

Pour tous les bras  
Il y a de l'ouvrage!

## ENSEMBLE.

NICOLAS.

Elle a tout pour plaire;  
Plus j' la considère,  
Plus j' m'en aperçois!  
Je m' sens à sa vue  
L'Âme tout émue  
Et j' sais ben pourquoi!

BERTHE.

Comme il m' considère;  
J'ai donc su lui plaire?  
Quell' surprise pour moi!  
J'en suis confondue,  
Je m' sens tout émue  
Et je n' sais pourquoi?

NICOLAS.

Mais v'là qu' j'y pense,  
En t'épousant,  
Grâce à ce diabl' de testament,  
J' m'en vas m' trouver dans l'indigence!  
Voudrais-tu d' moi?

BERTHE.

Si je m' mariais,  
Je n' voudrais qu'un' chose.

NICOLAS.

Et laquelle?

BERTHE.

C'est qu' mon mari soit à mon goût.

NICOLAS.

On pourrait donc plaire à mam'zelle,  
Quand même on n'aurait rien du tout?

BERTHE.

Quel badinage!  
Ça n' m'effraie pas,  
Il y a d' l'ouvrage  
Pour tous les bras.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

## SCÈNE X

LES MÊMES, GRINCHU, MATHURINE, SIMONNE. (*Grinchu, Mathurine et Simonne restent au fond à écouter.*)

GRINCHU.

Les v'là ensemble!

SIMONNE.

Écoutons!

NICOLAS, *sans les voir.*

Mamzelle Berthe.

BERTHE.

M'sieu Nicolas.

NICOLAS.

Si j' disions oui... diriez-vous non?

BERTHE.

Au sujet de quoi?

NICOLAS.

Au sujet d'entrer en ménage.

BERTHE.

Dame!...

GRINCHU, *au fond.*

Ca chauffe! J' vas chercher le codicille. (*Il sort avec précipitation. Les deux femmes restent à écouter.*)

## SCÈNE XI

NICOLAS, BERTHE, MATHURINE et SIMONNE, *au fond.*

NICOLAS.

Tes ma femme, et demain nous irons trouver monsieur l'maire ?

SIMONNE, *entrant.*

Qu'est-ce que j'entends ?

MATHURINE.

Est-il bien possible ?

NICOLAS.

C'est sûr et certain ! Ah ! vous pensiez qu'il faudrait que je restisse garçon pour vous faire plaisir ! Oh ! mais non ! Au diable les testaments, les codicilles, les prés, les herbages et toute la séquelle ! Ah ! je m' sens heureux et content ! J'avais besoin d' ça !

SIMONNE.

Croyez bien, m'sieu Nicolas...

MATHURINE.

Faut pas vous figurer...

NICOLAS.

On sait à quoi s'en tenir sur vous, et je n' vous en veux pas, pas plus qu'au père Grinchu.

## SCÈNE XII

LES MÊMES, GRINCHU.

GRINCHU.

Qu'est-ce qui parle de Grinchu ?

NICOLAS.

Ah ! te v'là toi ! avec tes papiers... Tu n'es point en re-

LA SERVANTE A NICOLAS

s, nous causerons de ça une autre fois... Pour le  
épouse Berthe.

GRINCHU.

Alors lisons le codicille.

FINAL, parlé sur la musique.

et SIMONNE, s'empressant auprès de Grinchu.  
isons ! lisons !

GRINCHU, les repoussant.

loin donc ! Vous me gênez !

SIMONNE.

!

MATHURINE.

u'il lui prend donc ?

GRINCHU, lisant.

as où mon neveu Nicolas viendrait à se marier  
it ainsi à mon héritage, je lègue à monsieur  
re d'école et secrétaire de monsieur le maire... »  
unes filles se rapprochent de nouveau. Il les re-  
plus loin donc ! (Reprenant sa lecture.) « Je  
leur Grinchu le soin de faire passer toute ma  
la tête de l'épouse de mon neveu... » Ah !  
lui tombe des mains.)

BERTHE.

!

NICOLAS, ramassant le testament.

n ! (Il lit.) « Persuadé que s'étant mariée sans  
nent par inclination, elle apportera dans son  
heur que je n'ai pas trouvé avec une femme  
épousé que pour mon argent ! » Oh ! que c'est  
d' même ! Hein, ma p'tite Berthe, comme  
heureux !

GRINCHU.

urdi.

SIMONNE, à *Mathurine*.

C'est pour ça qu' nous lui avons prêté nos affiquets.

NICOLAS.

Eh ben! quoique vous dites du secret de mon oncle?

REPRISE DU CHANT.

V'là donc pourquoi qu'il disait  
Qu'il avait  
Un secret  
Pour être heureux en ménage,  
Ce secret-là, je le gage,  
Nous en profiterons bien,  
Quand on s'aime on ne craint rien.

REPRISE ENSEMBLE.

FIN